

# Jean-René Michel, un Limousin du XXe siècle, professeur et électroradiologiste honoraire de l'hôpital Necker

Jean-François Moreau

**J**e fus l'interne, le chef de clinique, l'adjoint et le successeur de JEAN-RENÉ MICHEL, né à Rochechouart, un sous-préfecture de 4000 habitants de la Haute-Vienne, célèbre pour avoir été percutée par une météorite au temps du Trias préjurassique et avoir donné son nom à un boulevard et une station du métro aérien. Que n'ai-je connu plus tôt la caractérologie du Limousin, telle que la décrit Gérard Blancher dans la préface de la monographie de Pierre Vayre? J'ai toujours su que Michel était né au Limousin et qu'il avait épousé une pharmacienne limougeaude. J'ai découvert «cette santé» en coexistant - que dis-je? en vivant - au quotidien de 1967 à 1982 avec l'extraordinaire voire stupéfiant phénomène physique, psychique et social qui caractérise cet étonnant personnage de la radiologie né en 1922, nommé au Bureau central en 1960, chef de service à la Salpêtrière et à Necker avant de prendre sa retraite en 1988. Mais je ne comprends qu'aujourd'hui à quel point il est ni tout à fait le même ni tout à fait un autre que les Boyer, Dupuytren, Cruveilhier et autres d'Arsonval...

Sacrifiant en 2004 à la manie de nombre de Septuagénaires désireux de se pencher sur leur passé et de laisser une trace pour l'édification de la civilité puérile et honnête qu'ils ont engendrée, j'écrivis ces lignes pour raconter comment naquit ma "vocation" de radiologue en première année d'internat à son contact:

*“À la fin de mon premier semestre chez Ledoux-Lebard durant l'été 1967, j'avais décidé d'aller apprendre la sacro-sainte radiologie vasculaire chez le pape de l'époque, Jean Ecoiffier, à Broussais. La place avait déjà été prise au choix. J'eus un moment de panique. Où aller? À Cochin, on parlait beaucoup en bien, mais en se couvrant, d'un certain Jean-René Michel, chef de la radiologie de la Salpêtrière. La place était libre. L'homme, un Limougeaud ancien joueur de rugby, était massif, athlétique un peu empâté; son tempérament sanguin devait s'accommoder de son regard vert assez froid. Il me reçut sans périphrases. Je lui fis part de mon désir d'apprendre la radiologie vasculaire: il me demanda comment je réalisais les clichés d'épaule de face. Il avait gagné! car je n'en savais rien. Cet homme-là était la rigueur même. Il pourrait me demander n'importe quoi, y compris de régresser temporairement à l'état d'étudiant. Je ne garde pas un souvenir ému de la Salpêtrière. Très bel hôpital sur le plan architectural – la radiologie était sur le flanc de la fameuse chapelle – il était sinistre en hiver. Il était dominé par les neuropsychiatres qui vivaient entre eux la querelle de la formation à la psychanalyse didactique. L'ambiance était lourde chez Michel et je m'ennuierai ferme, non sans lui être reconnaissant de m'avoir forcé à devenir un bon manipulateur. Je connaîtrai la technique de la prise de clichés et comment les interpréter de façon systématique et logique, notamment les urographies intraveineuses. En fait il était en exil à « la Salpé » et attendait avec impatience son retour à Necker pour lancer son nouveau service qui serait dédié à la radiologie urinaire. Il rédigeait, avec un Bordelais, Jean Tavernier, et un Lillois, Guy Lemaître, un mémorable traité de radiologie urinaire. Je lui dis en le quittant que, si je devais*

*devenir radiologue, j'aimerais être son chef de clinique. Il en retint l'idée.*

[... Je devins son chef de clinique le 1er octobre 1971 ]

*“Jean-René Michel a réellement été le fondateur de la radiologie urinaire moderne. Il en était le chef incontesté dans le monde de la radiologie latine. Belges, Italiens, Sud-Américains avaient pour lui une sorte de vénération. De même, Iraniens, Egyptiens, Levantins, encore largement francophones, l'invitaient fréquemment avec les mêmes dispositions. Cela ne pouvait que nourrir la passion pour les voyages qui l'avait amené à connaître, sa caméra Paillard-Bolex 16mm à la main, pays par pays, des pans entiers du planisphère terrestre, bien avant l'apparition de la « world company » et ses super-jets. Provinciaux d'origine tous les deux, nous partagions les mêmes conceptions de la médecine, le même amour de l'enseignement, la même soif de découvertes scientifiques. Nul doute que j'avais fait le bon choix, certes le plus difficile à vivre au quotidien tant nous nous donnions corps et âmes à notre fonction. Rares ceux et celles qui se bousculaient pour aller chez les bourreaux de travail de Necker. Nos femmes respectives sympathisèrent immédiatement et savaient qu'elles ne pouvaient être que sacrifiées à nos faims respectives de travail, de médecine, d'enseignement et de science. La radiologie vécue à Necker était une d'aventure passionnante et sans limites de temps ni d'espace. Nous étions considérés comme des partenaires à part entière par les néphrologues du monde Hamburger comme par les urologues de la maison Couvelaire. Ces deux écoles prestigieuses étaient connues et reconnues dans le monde entier, y compris la mythique Amérique du Nord. Deux différences les individualisaient. Jean Hamburger avait une vision extrêmement large du concept englobant la néphrologie et ses disciplines conjointes, notamment l'immunologie et la transplantation d'organes. Alors que, chez ce dernier, la connaissance parfaite de l'anglais était un pré-requis, Roger Couvelaire – « le vrai sosie de Napoléon Bonaparte », dit Abel Gance qui s'y connaissait et l'aurait bien vu à la place de l'acteur Dieudonné – avait une vision plus latine du monde de l'urologie. Par contre, tous les deux, tous leurs brillants seconds étaient des bourreaux de travail qui trouvaient toujours chez Michel des radiologues à leur dévotion... »*

**Nous sommes maintenant en 2007 et nous devisons dans son salon devant mon caméscope:**

**JFM: Pourquoi et comment êtes-vous devenu médecin?**

**JRM:** Par le plus grand des hasards. Rien ne m'y prédisposait. Il n'y avait notamment aucun médecin dans ma famille. J'ai fait de solides études secondaires, j'étais bavard et assez dissipé en classe, mais très bon en math et en physique. En fait très tôt, j'ai été passionné par les voyages et, une fois le bac math élem en poche, j'ai voulu m'inscrire à l'Ecole Navale pour être officier de marine... mais, c'était en 1940 et elle fut fermée. J'étais désappointé et déambulais sans trop savoir quoi faire quand des copains m'ont suggéré de les rejoindre pour m'inscrire en médecine à Limoges. J'ai donc passé mon PCB en vue de faire «Santé Navale», ce que me

déconseilla le médecin de Rochechouart qui pensait que, vu mon caractère, je ne supporterais pas l'esprit militaire. Le Limousin était dans la zone occupée par l'armée allemande; muni d'un bon kilo de beurre qui a eu beaucoup de succès, je suis allé passer le concours d'écrit à Montpellier, en zone libre, où j'ai été reçu. Dès la première épreuve orale passée à Toulon, j'ai compris que l'armée ne serait effectivement pas un bon choix pour moi: le gradé me demanda de lui parler de la physiologie cardio-vasculaire, ce que je fis pendant une vingtaine de minutes alors qu'il paraissait plongé dans une profonde méditation; il en émergea pour me demander pourquoi... je ne lui avais pas parlé de la physiologie cardio-vasculaire! J'obtins de bonnes notes aux épreuves suivantes et je me sentais coincé parce que je ne me voyais plus du tout militaire, mais j'avais une sorte d'obligation morale d'aller au bout de ma démarche; mon sens de la dignité me l'imposait! La dernière épreuve, sportive celle-là, m'en donna l'occasion: il fallait nager entre deux quais d'un bassin du port de Toulon dans une eau recouverte de cinq centimètres de mazout. J'ai fui et je suis retourné à l'école de médecine de Limoges. Très vite, ce métier de médecin m'a beaucoup intéressé et je ne regretterai jamais ce choix.

**JFM: Comment faisait-on des études de médecine quand on était carabin à Limoges pendant la guerre?**

**JRM:** Je n'eus aucune difficulté à progresser dans le cursus de l'époque jusqu'à ce que je sois appelé par

le STO en 1943. J'appartenais au très petit nombre d'étudiants gaullistes, guère plus d'une demi-douzaine, mais je n'ai pas réussi à trouver une filière que me permette d'échapper à cette obligation qui, il faut bien le dire, était administrée par les Français. Il y avait des maquis de résistants mais il fallait être très prudent et aucune connexion ne s'est ouverte à moi pour que j'y trouve une issue. Qui plus est, à l'école de médecine, on nous avait dit que si nous ne partions pas, ce sont nos parents qui y iraient en Allemagne à notre place et ça, je ne pouvais l'accepter, mon père ayant fait cinq ans de guerre de 14, où il fut gazé et blessé... je suis parti à Paris, où on nous a fait quelques cours sur les maladies vénériennes avant de prendre un train à la Gare de l'Est sous escorte allemande. J'ai été affecté à un hôpital de Göttingen où j'ai été garçon de salle et homme à tout-faire plutôt qu'infirmier car j'étais affecté à un service de gynécologie-obstétrique, sous l'autorité d'un véritable dragon d'infirmière-chef ultra-nazie, et il m'était interdit d'approcher des femmes allemandes nues.

**JFM: Y avez-vous acquis une expérience médicale utile?**

**JRM:** Non, pas réellement. J'ai eu à vivre une situation détestable qui est de ne pas savoir comment occuper ses journées autrement qu'en faisant semblant de travailler pour éviter les sanctions qui vous expédiaient en camp de concentration disciplinaire dont on revenait au bout de quelques semaines dans un état physique effroyable. Un de mes collègues hollandais de cette époque l'a



Prof Jean-René Michel  
et son équipe  
hôpital Necker - 1978

subi pour une faute vénielle et cela eut un effet dissuasif sur tous. Un jour j'ai été convoqué par les SS parce qu'un colis envoyé chez mes parents avait été fouillé et on y avait découvert des éléments séditeux que je mis quelque temps à comprendre. Tu sais que je suis un grand collectionneur dès lors qu'il y a des séries d'objets qui justifient un intérêt. Il se trouve que je fus affecté à un laboratoire d'anatomie pathologique pour que j'y prépare les coupes histologiques. Le spécialiste en choisissait deux ou trois et me laissait le reste. Je ne les ai pas jetées; bien au contraire je les ai classées et étiquetées pour commencer une collection; quand la boîte fut pleine, je la mis à la poste pour la trouver chez moi à mon retour qui finirait bien par arriver un jour. Naïveté de ma part, les SS l'avaient interceptée et leur inquiétude soupçonneuse venait de ce que j'avais inclus des coupes de lésions tuberculeuses; ils croyaient que je voulais contaminer leurs services. Si je n'avais pas pu leur donner une explication valable, je serais parti pour le camp et Dieu sait si j'en serais revenu et dans quel état!

### **JFM: Comment avez-vous vécu votre retour?**

**JRM:** J'ai repris normalement le cours de mes études à Limoges jusqu'à la fin de la troisième année de médecine, terme de la formation possible localement. Je me suis inscrit comme stagiaire à Paris sans aucune idée de préparer les concours. Cela a étonné Robert Kuss, l'adjoint de Bernard Fey, l'urologue de Cochin, qui m'avait fait passer un examen avec succès et s'était étonné que je ne sois pas externe des hôpitaux de Paris. L'idée m'avait d'autant moins effleuré l'esprit que mes copains de Limoges ne s'y étaient pas intéressés non

plus. Je suis rentré de vacances un mois plus tôt pour préparer un concours uniquement sur les questions sorties les années précédentes. Il y avait trois chances sur quatre que les questions ressortent et cela s'est vérifié. J'ai éprouvé un grand intérêt pour la radiologie au cours d'un semestre passé chez Lepennetier, à l'hôpital Saint-Louis, qui faisait un très bon enseignement quotidien de sa discipline. J'aurais aimé passer à Saint-Antoine chez Porcher, mais il était très demandé et sa secrétaire me répondit «*de laisser mon adresse et on m'écrit*».

### **JFM: Et l'internat?**

**JRM:** Là encore, j'y ai été poussé par des gens qui décelait chez moi des potentiels qui ne m'apparaissaient pas aussi évidemment qu'à eux. J'ai fait un long externat car il m'a fallu quatre concours pour être nommé à l'internat, après avoir été provisoire. J'ai été furieux d'être collé à ma troisième tentative car j'avais fait une excellente question sur le diagnostic des métrorragies que je possédais sur le bout du doigt et j'avais eu 3/20. C'est la seule fois de ma vie que je suis allé faire argumenter une copie. J'ai rencontré Morin, le gynécologue-obstétricien du jury d'écrit, et nous avons relu la copie qu'il a effectivement trouvée très bonne; pour lui le 3 venait de ce que la copie n'avait pas plu au reste du jury! Plus tard, j'ai su que le jury de chirurgie avait pris beaucoup de retard dans la correction des copies et que la mienne avait été lue dans le dernier lot fait de trente copies; j'avais eu la meilleure note et il y avait eu quinze zéros. Tu sais que j'ai toujours aimé le sport et la dépense physique. Durant toutes mes études j'ai fait du rugby dans les équipes d'étudiants et chez les cheminots qui nous faisaient voyager gratuitement pendant les week-ends de compétition. J'étais encore externe quand j'ai épousé ma femme et cela m'a aidé à être nommé car j'ai alors arrêté le rugby!

### **JFM: Comment faisait-on alors un internat pour devenir radiologue?**

**JRM:** D'abord j'ai fait beaucoup de semestre en médecine et, sur quatre ans, seulement trois semestres de radiologie. J'ai fait de la pneumologie chez André Meyer, de la rhumatologie chez Lièvre, de la gastroentérologie... Je suis passé chez Salaun, chez Desgrez où j'ai connu Guy Ledoux-Lebard et Guy Pallardy, et chez Jean-Pierre May qui a toujours été très droit avec moi et qui m'avait placé en deuxième position de ses élèves pour me nommer au Bureau Central. Quand au plus puissant des patrons de l'époque, Pierre Porcher, je suis allé le voir pour obtenir une place d'interne, je fus reçu par la même secrétaire qui me répondit que «*étant très demandé, je devais laisser mon adresse et qu'on m'écrit*!». D'ailleurs, j'étais en deuxième année d'internat quand je reçus une lettre de ladite secrétaire m'annonçant que Mr. Porcher m'offrait la place d'externe que j'avais sollicitée six ou sept ans avant!

### **JFM: Comment faisait-on sa carrière quand on était sous «l'ancien régime»?**

**JRM:** Là encore, il y avait une procédure unique, qu'on soit ancien interne ou non, car les anciens externes voire d'anciens stagiaires étaient encore la majorité

Ici, dans les locaux de la Clinique du Rein de l'Hôpital Necker, le

## **PROFESSEUR JEAN-RENE MICHEL**

a fondé la Radiologie Urinaire moderne.

De 1968 à 1988, ont eu, entre autres, l'honneur d'apprendre à son Ecole :

Jean-François ABEILLE - Charles ABOULKER - Jean AFFRE - Christine ANDRÉ - Martine ATTAL  
Olivier BACQUES - Paul BAILLET - Vincent BARRAL - Véronique BEAULE - Claude BELLOIR  
Jocelyne BLONCOURT - Charles BOULET - Dominique BOUR - Michel BOYEZ - Jean BRABANT  
Bertrand BRAULT - Jean-Noël BUY - Francis CARDUS - Sophie CHAGNON - Marc CHAUDET  
Alain CHEVROT - Jean-François CHICHE - Valérie CHICHEPORTICHE - Albert CHOURAQUI - Yves COHEN  
François CORNUD - Dominique COUANET - Daniel CREMNITER - Philippe CURET - Alain DANA  
Tiu Ha DAO - Thuy Hang DAO - Catherine DAVY-MIALLOU - Jean-Marc DE LONGEAU - Frédéric DELTOUR  
Serge DERHY - Philippe DESLANDES - Donatella DI STEFANO - Franck DUHAUX-MARMON  
Pierre FOLDES - Denis FOSTER - Guy FRUJA - Jacques FRUJA - Christine GALAKHOFF - Patrick GARANCE  
Denis GARDEUR - Catherine GAREL - Laurent GAREL - André GASTON - Noëlle GAUTHIER  
Marie-Jeanne GIRAULT - Frédérique GIRET - Paul GOBIN - Yves-Pierre GOBIN - Didier GODEFROY  
Philippe GRENIER - Elisabeth GUILLOT - Jérôme GUINARD - Marie-Christine GUYAUX - Gérard HARDY  
Henri HAZAN - Olivier HELENON - Lotfi HENDAOUT - Sylvie HOSPITAL - Didier HOUILLE - Sahab IRAQI  
Yves JAPHET - Anne-Marie JOURDE - Olivier KRIEF - Philippe KRON - Francis KUNSTLINGER  
Patrick LANGAREIL - Jean-Louis LASRY - Nadine LEBO - Caroline LECAT - Christophe LEFEBVRE  
Olivier LEGUAY - Stéphane LENOIR - Marc LEVESQUE - Claude LEVY - Françoise L'HUILIER  
Jean-Marc LORPHELIN - Jean-Claude MAILLARD - Claude MARSAULT - Brigitte MARTIN - Jacques MASSELOT  
Claude MAYRAS - Yves MENU - Catherine MERZEAU - Yves MIAUX - Guy MICHEL - Dominique MOMPONT  
Olivier MONNET - Jean-François MOREAU - Gérard MORVAN - Jean-Daniel MOULIN - Michel MOUVIER  
Dominique MUSSET - Marie-Pierre NICOLAS-VULLIERME - Florencia NICOLEAU - Patrice ODOUL  
Bernard ODY - Patrick OLLIER - Philippe PAGE - Bernard PILLON - Corinne POITRINE - Jean-Victor RAUST  
Elisabeth RAVAUD - François REBOUL - Daniel REIZINE - Christine RETHERS - Hubert ROSIER  
Philippe ROULEAU - Roland RYMER - Jean-Jacques SAIHUT D'IZARN - Christine SASSOON  
Antoine SCHERRER - Pierre SCHMIT - Vincent SERVOIS - Annie SIBERT-ZBILI - Dominique SIRINELLI  
Peter SQUIRE - Valérie STAIN - Patrick STERIN - Anne-Catherine STROH - Yves TARDY-JOUBERT  
Gilles TEMAN - Patricia TERDJMAN - Jacques THIEBOT - Etienne THOMAS - Michel TSCHOPP  
Jean-Michel TUBIANA - Daniel VANEL - Jean-Marc VINAS - Alain WEINGARTEN - Pierre WILLEMIN

des électroradiologistes des hôpitaux. J'ai sous-collé le concours de l'attachat des hôpitaux avec Gabriel Vallée, le futur chef du service de médecine nucléaire de Necker-Enfants malades. J'ai été assistant chez Jacques Lefebvre aux Enfants-Malades. Là encore, ces fonctions étaient à temps partiel, l'après-midi j'exerçais dans un cabinet dans l'ouest parisien. Je n'ai pas été nommé facilement au Bureau Central des électroradiologistes de hôpitaux. Je n'étais en première liste chez aucun patron influent.

**JFM: Il y a encore trop de patrons vivants pour que l'on évoque les «magouilles de l'époque»?**

**JRM:** Disons cela comme ça! A mon troisième concours, en 1960, j'ai été remarqué par Jean Hamburger car il y avait toujours un médecin et un chirurgien dans le jury des radiologues. Il a fait savoir à Jacques Lefebvre qu'il aimerait que je sois nommé adjoint chez le Dr Dubost qui était alors le chef de service de la radio centrale de Necker. J'y suis resté jusqu'à ce que je devienne chef de service à la Salpêtrière en succédant à Hickel en 1965. Hickel était une autorité en radiologie urinaire et il était membre de la Société Française d'Urologie. Sa technique d'urographie intraveineuse était très rigide et fondée sur la pose immédiate d'une compression urétérale par un ballon justifiée par un très mauvais contraste radiologique mais qui avait l'inconvénient de compromettre l'étude de la motricité des uretères. Il se faisait régulièrement incendier par Roger Couvelaire qui voulait des urographies beaucoup mieux adaptées aux différents types de maladies, notamment quand il y avait des risques de blocage des uretères. Il n'eut pas de ces difficultés avec moi qui voulais des UIV personnalisées à l'extrême. La clientèle de ville ne m'intéressait pas vraiment. J'ai opté immédiatement pour le plein-temps hospitalo-universitaire dès que la réforme Debré a été effective. Jacques Lefebvre a fait de même. Hamburger a vu mon départ d'un très mauvais œil. Bien introduit dans les arcanes gouvernementales, il savait que de grands changements allaient intervenir dans la promotion hospitalo-universitaire et que la loi d'airain du syndicat des électroradiologistes des hôpitaux serait vite périmée: le choix des postes de chef de service se faisait à l'ancienneté et lorsqu'on ne choisissait pas un service à son tour de bête, on était mis automatiquement en queue de peloton pour le choix suivant. Si je n'avais pas pris la Salpêtrière, mes chances d'obtenir la chefferie de Necker que Jean Hamburger voulait créer pour moi étaient nulles. Je reviendrai à Necker selon les règles syndicales le 1er octobre 1968. Tout avait alors changé mais tu connais cette histoire aussi bien que moi!

**JFM: J'ai pris la succession de Jacques Masselot en devenant votre chef de clinique à Necker. Jamais je ne vous aurais rejoint à la Salpêtrière!**

**L**a suite de l'histoire de Jean-René Michel appartient à l'histoire de la radiologie urinaire mondiale et à l'histoire de la radiologie du Groupe Hospitalier Necker-Enfants Malades. L'une comme l'autre dépassent le cadre de la saga limousine. Le couple «pur limousin» des Michel a enfanté un Parigo-Limousin, Pierre-Louis Michel, qui devint professeur de cardiologie chez le professeur Acard avant de lui succéder à Tenon où il exerce encore. Il a également un petit-fils qui vient d'être nommé au concours de l'internat nouveau style: *Examen national classant* dans un rang suffisamment élevé pour choisir Paris et la spécialité de sa mère, la néphrologie. ■

**Limousin pure souche du XXe siècle,**

**PIERRE VAYRE,**

**Professeur et Chirurgien de l'hôpital de la Pitié, de l'Académie Nationale de Médecine.**

**P**ierre Vayre est né le 5 mai 1929 à Limoges. Nommé au concours de l'externat des hôpitaux de Paris en 1952, il fut « premier concours » à celui de l'Internat de Paris en 1954. Puis ce fut le service militaire au retour duquel il suivit la carrière classique des chirurgiens désireux d'appartenir un jour au « Bureau central » avant de devenir « patron » titulaire d'un service : aide d'anatomie puis prosecteur d'anatomie. La réforme Debré étant passée par là, il appartient à la première génération des chefs de clinique-assistants des hôpitaux plein-temps en 1961, maître de conférences agrégé-chirurgien des hôpitaux en 1966, professeur sans chaire en 1974 et enfin professeur titulaire en 1980, les chaires ayant disparu en 1968. Après une année passée à la consultation de l'hôpital de Vaugirard en 1978, il devint chef du service de Chirurgie générale et digestive de l'hôpital de la Pitié en succédant au professeur Mercadier, lui-même successeur du Doyen Gaston Cordier : il devint donc Professeur des Universités – Chirurgien des Hôpitaux avec les lois Savary de 1984, en titre puis consultant, jusqu'à sa retraite hospitalo-universitaire en 1998.

**I**l est depuis professeur émérite de l'Université Pierre et Marie Curie. Il fut auditeur à l'Institut des Hautes Études de Défense Nationale et conseiller de Défense du Ministère de la Santé en 1986. Il exerça de nombreuses activités d'expert judiciaire à partir de 1986. Il fut président de la Maison des Isolés (gériatrie) et est membre du Conseil d'administration du Centre médical de Forcilles. Il est membre de l'Académie nationale de médecine et de l'Académie de chirurgie. Il est officier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite, chevalier des Arts et des Lettres, Médaille de bronze de l'Union Nationale des Médecins de Réserve.

(Résumé par JF Moreau)

**PIERRE VAYRE  
raconté par lui-même.**

(avec l'autorisation courtoise du service des Archives de l'Académie Nationale de Médecine)

« **A**près l'initiation pluridisciplinaire de l'Internat, du prosectorat et du clinicat, j'ai opté pour la pratique de la chirurgie gastro-entérologique, sans renoncer à la chirurgie dite générale. Nommé professeur agrégé, chirurgien des hôpitaux en 1966, j'ai parcouru la carrière traditionnelle de la nouvelle génération des praticiens hospitalo-universitaires à plein temps: à l'hôpital de Vaugirard du CHU Necker-Enfants Malades de 1966 à 1981 dans le service du professeur Marcel Roux, de 1982 à 1998 au CHU Pitié-Salpêtrière comme chef de service de Chirurgie digestive et générale succédant à mon Maître le professeur Maurice Mercadier, après avoir été nommé Professeur titulaire en 1980. Mon activité de 1966 à 1998